Jean-Pierre Camus, *Trente Nouvelles* choisies et présentées par René Favret. Paris: Librairie Philosophique J. Vrin, 1977. 272 p.

Il est curieux que Jean-Pierre Camus (1584-1652), l'auteur d'une des oeuvres les plus volumineuses de la première moitié du XVII^es., -environ 250 ouvrages dont 36 recueils romanesques et 21 volumes de nouvelles, n'ait connu durant les deux derniers siècles que trois rééditions de romans. Pourtant, J.-P. Camus fut le créateur du roman d'inspiration chrétienne, ce genre qu'illustrèrent avec succès Bernanos et Mauriac au cours du XX^es. Dans une audacieuse tentative pour re-susciter l'intérêt du lecteur contemporain pour J.-P. Camus, l'homme et son oeuvre, René Favret nous présente trente de ses nouvelles.

Voici dans un humble emballage une édition consciencieuse. Une généreuse *Introduction* de 45 pages s'applique à cerner la spécificité des nouvelles camusiennes en localisant leur "faire" littéraire dans leur historicité. Suivent les trente nouvelles présentées selon l'ordre chronologique des recueils utilisés et accompagnées de cinq notices qui viennent aiguillonner notre attention. La "scientificité" de l'édition est attestée par la diversité des ouvrages consultés, diversité dont témoignent les fréquents appels de notes bien documentées mais que ne reflète pas la *Bibliographie succinte*. L'édition, enfin, clôt sur un précieux glossaire de mots usités au XVII^es.

Tirées de onze recueils écrits entre 1628 et 1644, les trente nouvelles ont été retenues pour "leur qualité littéraire, l'originalité de certains écrits et surtout, peut-être, leur valeur d'étonnement pour le lecteur d'aujourd'hui" (*Avertissement*). Même si l'édition ne prétend pas refléter la diversité des nouvelles de Camus, elle déborde cependant le cadre des histoires tragiques auxquelles s'étaient limité succintement H. Coulet (*Le Roman jusqu'à la Révolution* [Paris, A. Colin, 1967], t.I, pp. 157-160) et R. Godenne (*Histoire de la Nouvelle française aux XVII^e et XVIII^e ss.* [Genève, Droz, 1970], pp. 41-45) dans leurs travaux d'ensemble pour embrasser aussi les histoires agréables et récréatives et les histoires singulières et exemplaires. Dans son *Introduction* fort dense, R. Favret a soin de retracer derrière ces étiquette monolithiques et purement littéraires l'évolution de l'écriture camusienne et de souligner l'intérêt des nouvelles, leur intérêt littéraire et historique.

D'abord romancier, Camus passe à la nouvelle d'une façon presque exclusive à partir de 1628. Ce passage obéit à la haute mission qu'il donne à son écriture. Il écrit, dit-il, non "pour plaire aux hommes, [mais] pour servir au prochain selon Dieu" (p. 57); et la nouvelle, plus brève que le roman, pouvant offrir aux lecteurs des leçons immédiates, diversifiées et frappantes, permet à Camus de mieux faire passer son message. Dans sa *Recherche de l'efficacité morale*, Camus imprime à la nouvelle une structure uniforme: un titre, une introduction, une histoire, une conclusion morale rigoureuse, un style explicatif dénué de toute rhétorique campent la nouvelle camusienne; *Le Miroir Enchanté* (pp. 174-181), tiré de *La Tour des Miroirs*, offre un exemple-type de cette architecture. Prenant toutes les formes possibles de 1628 à 1632 alors que Camus ambitionne de peindre la diversité morale du monde, la nouvelle s'oriente après cette date vers la sèche resse du sermon: un souci d'universalité prédomine. C'est dire que l'évolution littéraire de Camus se fait au rythme de son cheminement spirituel.

J.-P. Camus, évêque de Belley, ami de S. François de Sales et lui-même "homme proche de la sainteté", veut "rendre témoignage à la vérité" (p. 54). Dans la Préface

de ses *Evénemens singuliers* (1628), il dévoile que son but "est de retirer du mal, et d'exciter au bien... tantôt faisant voir la récompense de la bonté, tantôt le châtiement de la malice, afin que l'Amour et la Crainte maintiennent les bons et retiennent les méchants en leur devoir" (p. 55). Ses histoires doivent "apprendre" (p. 76), "avertir" (p. 141), "montrer" (p. 145): vaste projet de formation morale pour un mieux agir des hommes.

En un temps de guerres civiles, de troubles et de misères, face à une société où règnent la violence, l'avidité, l'incontinence, la sorcellerie et la superstition, Camus va brandir le "Dieu des vengeances" (p. 160) afin d'inspirer une crainte salutaire et d'inciter "à la réformation des moeurs" (p. 59). Puisant ses sujets de nouvelles "en cette école des actions humaines" (p. 59) contenues "dans le grand livre du monde", —ce monde délimité dans le Temps par les règnes de Henri III, Henri IV et Louis XIII et dans l'Espace géographique par la France, l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne d'alors, Camus entraîne le lecteur à travers mille analyses psychologiques. Est passée en revue toute la gamme des sentiments, des passions, de leurs mécanismes et de leurs conséquences. Mettant en scène des représentants typiques des différents groupes sociaux, Camus brosse, avant Balzac, sa *Comédie humaine*. Confrontant les hommes à des situations où ils risquent de commettre des fautes, Camus aboutit à formuler un certain nombre de conseils pratiques d'où se dégagent la règle qu'il faut se défier de soi, de son caractère, de sa nature et de son âge et la conviction profonde que les malheurs du Temps proviennent fondamentalement de l'oubli de Dieu.

L'intérêt des nouvelles camusiennes est réel pour l'historien d'aujourd'hui, particulièrement le dix-septiémiste. Le témoignage de J.-P. Camus est précieux d'abord de par le souci de vérité historique qu'il a porté à sa "peinture" des réalités sociales, politiques et autres de son Temps. Sous sa plume parade le monde bigarré de l'Ancien Régime: les paysans "vivans ordinairement parmi les bestes" (p. 17), les petites gens, la Cour et ses courtisans, les Grands et la noblesse, —dont Camus est conscient de la décadence, la riche bourgeoisie des financiers et des gens de justice, les moines, les poètes, les médecins, les étudiants, les professeurs, les hôteliers, la police, etc. Outre cette étude des moeurs d'une des périodes "les moins connues" (p. 5), la contribution de Camus s'avère intéressante de par le "regard" qu'il porte sur les événements de son Temps. Les nouvelles camusiennes ont de quoi mettre sous la dent de l'historien "des idées" quelques "objets." Ainsi, s'il arrive à Camus de dénoncer ouvertement des injustices comme la mendicité et la simonie et de critiquer violemment des lois telles que la vénalité des charges et la primogéniture, il ne remet cependant pas en cause l'ordre social et politique. Comme Montaigne devant le spectacle des guerres civiles, il a peur de la nouveauté et de ses bouleversements. Et, s'il dénonce le danger des privilèges accordés aux Protestants, privilèges "qui mettent en péril le Royaume", Camus s'élève contre toute forme de machiavélisme, y compris la notion de "raison d'Etat", et combat pour une étroite alliance entre la Politique et la Morale.

Ces quelques considérations devraient inciter les jeunes chercheurs à donner suite au petit ouvrage "initiateur" de R. Favret et à entreprendre une étude plus exhaustive de ce monument méconnu, Jean-Pierre Camus.

GILLES FORGUES, *Centre de la Renaissance, Université de Sherbrooke*